



Coûts de langue

Le poids
économique
des mots
se chiffre
en milliards

Défendre sa langue: coquetterie de verbeux conservateurs? Que nenni. Derrière l'aspect culturel il y a aussi des enjeux économiques auxquels on ne songe pas spontanément.

Langue française en fête

De ce samedi jusqu'au 20 mars (Journée internationale de la francophonie), le français sera célébré, disséqué, manipulé, débattu dans la Communauté française. Cette année, c'est Verviers qui est la «ville des mots», et le thème — commun à tous les pays francophones participants — est: solidarités. L'occasion, au-delà des festivités, de soulever un débat de fond: comment la langue peut-elle susciter la solidarité ou au contraire y faire obstacle? Les «dix mots» mis en avant se rapportent au thème: accueillant, agapes, avec, cœur, complice, cordée, fil, harmonieusement, main, réseauter.

Parmi les 130 activités, épinglons:

► *Le français n'existe pas. La diversité linguistique à l'épreuve du XXI^e siècle.* Conférence de Jean-Marie Klinkenberg, le 12 mars à 20 h au Musée des Beaux-Arts de Verviers.

► *Forces et fragilités du français contemporain.* Conférence de Claude Hagège, le 20 mars à 10 h 30 à Wolubilis (1200 Bruxelles).

► *La 3^e nuit de la chanson française,* le 19 mars à 19 h à la Maison de la Poésie et de la Langue française, à Namur.

► Le centre-ville de Verviers est parsemé de décors urbains qui jouent avec les mots. Du 12 au 20 mars. ■

C.B.

Par Cécile Berthaud

Parler, si cela nous semble la chose la plus naturelle au monde, c'est aussi un outil. Et un outil, cela a une valeur, d'une part, et, d'autre part, mieux on sait s'en servir, plus on en tirera avantage.

Ce qu'on peut appeler la valeur marchande d'une langue recouvre *«les caractéristiques d'attractivité et de rentabilité, quand il s'agit de l'apprendre. L'anglais est plus désirable car réputé ouvrir des portes et des marchés, davantage que l'espagnol, lui-même plus que l'arabe, lui-même plus que le tibétain»*, note Jean-Marie Klinkenberg, linguiste et président du Conseil de la langue française et de la politique linguistique de la Communauté française. Et l'intérêt pour une langue est fonction de la région. Les grandes langues économiques aujourd'hui sont l'anglais, le français et l'allemand, en Europe. Mais en Amérique du Sud, c'est l'espagnol et le portugais, ce qui amène les hommes d'affaires locaux à baragouiner ce qu'on appelle le «portugol». En Asie, c'est le chinois et l'indonésien.

L'enjeu économique des langues s'exprime aussi en termes de rentabilité. Bien sûr, plus on a une équipe multilingue, plus on a de chance de décrocher des contrats. Les conséquences des langues sur la rentabilité sont aussi indirectes: *«Si le consommateur ne comprend pas bien un mode d'emploi mal traduit, il va y avoir des litiges, il y aura aussi plus d'appels sur la ligne d'assistance. Mégoter sur la traduction est un mauvais calcul»*, relève Jean-Marie Klinkenberg.

Ce sont de petits exemples concrets, mais à grande échelle les avantages à travailler et commercer dans sa langue maternelle sont substantiels. Si l'on prend l'exemple de l'anglais dans l'espace européen, François Grin, spécialiste de l'économie des langues de l'Université de Genève distingue cinq effets:

► **Les marchés privilégiés:** tout ce qui est enseignement de l'anglais et besoins de traduction (des entreprises, des chercheurs, etc.) vers l'anglais échoit en priorité à la Grande-Bretagne. Enseigner une langue c'est aussi fournir du matériel pédagogique, des stages, etc., donc des activités satellites.

► **Une économie d'efforts en matière d'interprétation et de traduction.** Ceux qui appartiennent à la langue dominante n'ont pas ces efforts à faire. Quand ils produisent un message, ils se contentent de leur langue maternelle, et quand ils en reçoivent un, ce sont leurs interlocuteurs qui auront, d'eux-mêmes, fait l'effort de l'émettre en anglais.

► **Des économies dans l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères.** En étant locuteur d'une langue dominante, on n'a pas besoin de faire cet effort d'apprentissage et ce sont donc des sommes colossales qui sont économisées à l'échelle du pays. On peut estimer que, chaque année, le Royaume-Uni économise ainsi quelque 10 milliards d'euros, en dépenses éducatives publiques et privées.

► **Cet argent peut donc être investi dans**

autre chose, investissement qui va générer un certain rendement. *«En acceptant d'accorder une prééminence à l'anglais, les non-anglophones financent tous les avantages que la Grande-Bretagne peut retirer de cette situation»*, souligne François Grin.

► **L'avantage rhétorique:** c'est le point le plus difficile à démontrer par des chiffres, mais les locuteurs de la langue dominante ont un avantage rhétorique considérable dans les situations de négociation et de conflit, qui peut avoir des conséquences financières importantes. *«Toutes autres choses égales par ailleurs, ils sont avantagés pour imposer la solution qui les favorise ou le cadre juridique qui leur convient»*, précise le spécialiste suisse. Qui note aussi qu'être anglophone est un avantage pour accéder aux postes clefs. *«Voyez à l'UE, à l'Onu, il y a une très forte représentations à des postes clefs, notamment de porte-parole, des anglophones natifs, qu'ils viennent de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, mais aussi des pays anglicisés comme le Nigeria.»*

Au final, c'est au moins 17 milliards d'euros par an que gagne le Royaume-Uni, selon l'estimation *«sous-évaluée, car elle ne tient pas compte des deux derniers effets»*, du spécialiste.

LE MULTILINGUISME INFLUENCE LE PIB

Néanmoins, dans un monde toujours multilingue aujourd'hui, le multilinguisme est un atout économique, il crée de la valeur ajoutée. Ainsi *«en Suisse, on estime qu'environ 10 % du PIB sont attribuables au fait que les résidents suisses disposent d'un portefeuille de compétences linguistiques qui ne se limi-*



Grâce à la prééminence de l'anglais, c'est 17 milliards d'euros par an que gagne le Royaume-Uni.

tent pas à l'anglais, mais incluent les langues nationales, notamment l'allemand et le français. On ne dispose pas des données nécessaires pour faire le calcul, mais le chiffre est probablement comparable pour la Belgique. Au Québec, cela représente 3 à 4 % du PIB. Ce qui est logique, puisque, pour l'essentiel, l'activité économique au Québec a lieu dans deux langues», explique François Grin.

En outre, d'après des recherches préliminaires, les équipes multilingues semblent tendanciellement plus créatives que les autres. Ce qui engendre, là encore, des répercussions économiques.

LE FRANÇAIS EST-IL ENCORE UNE LANGUE ÉCONOMIQUE?

En 2004, les francophones (entendus comme ceux qui ont le français comme langue maternelle) représentaient entre 1,5 et 1,8 % de la population mondiale. Or la francophonie, au sens étroit, pèse de 4,3 % à 4,6 % du PIB mondial. «*Donc, avec une vision réaliste, non triomphaliste, le poids économique du français représente près de 3 fois son poids en termes de population. Donc oui, le français conserve un poids économique important par rapport à sa taille*», conclut François Grin.

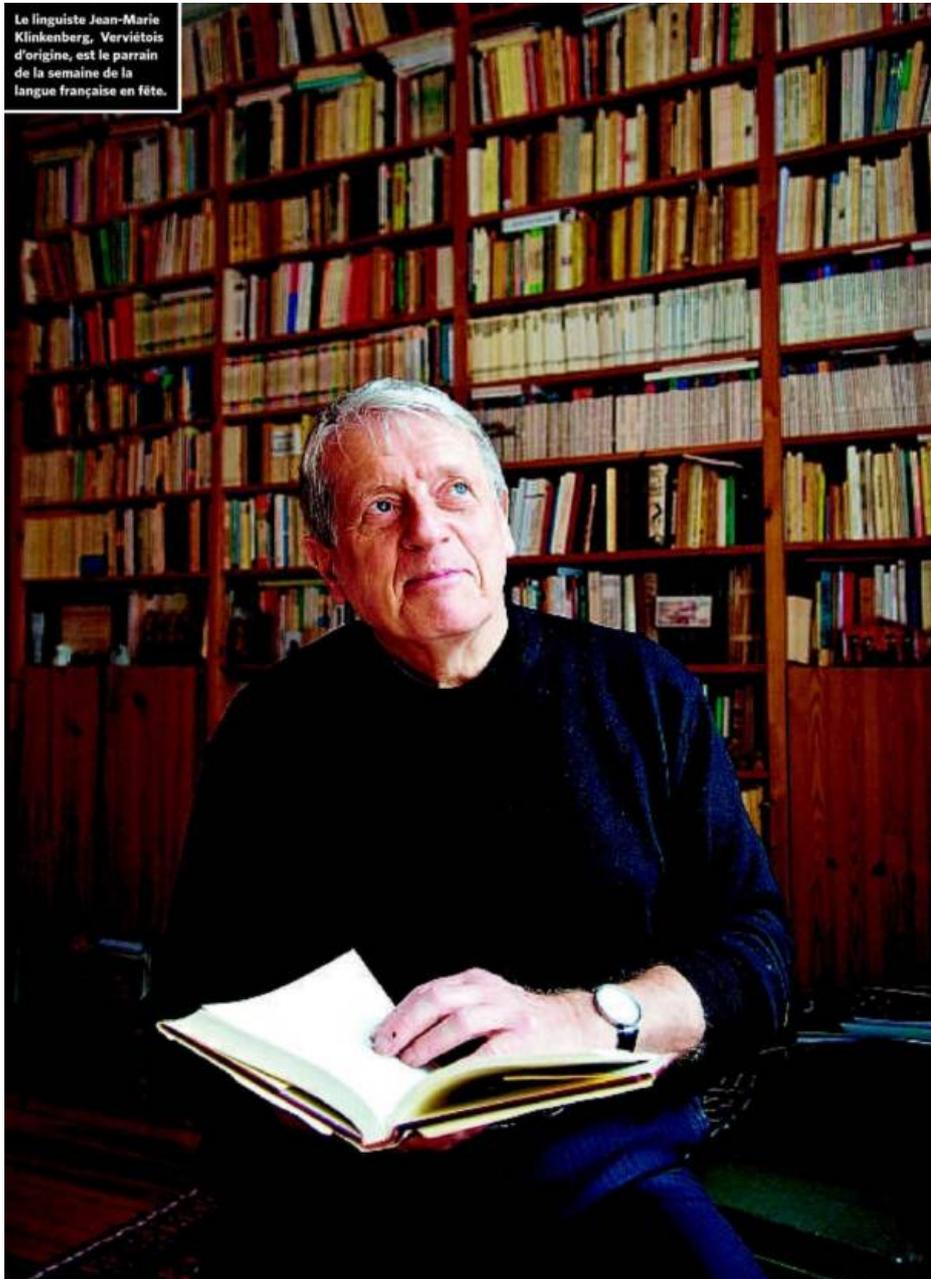
Au sens plus large, notons que les 68 États membres de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) représentent 20 % des échanges commerciaux internationaux, 12 % du PIB mondial et 26 % des investissements directs étrangers (IDE) mondiaux.

Enfin, ce n'est pas seulement le nombre de personnes qui la parlent qui fait le poids économique

d'une langue, c'est aussi la possibilité de trouver, sur un espace étendu, des personnes qui la parlent. Et le français est présent sur les cinq continents, contrairement au chinois. «*Mais le français souffre, en ce moment, de phénomènes objectifs (sa difficulté) et subjectifs: un certain discrédit lié à son image de langue de luxe. La mode, la cuisine, la culture contribuent à cette image. Ca ne fait pas percevoir le potentiel économique qu'il a encore. Or c'est en français qu'on fait les TGV, par exemple. Le français peut être vecteur d'une certaine modernité. Ce n'est pas une langue en déliquescence, comme le croient souvent les élites francophones*», argumente Jean-Marie Klinkenberg. Les élites n'ont pas confiance dans le français? «*On sait que plus vous avez fait d'études, plus vous avez des doutes sur la capacité du français à exprimer le monde moderne*», répond-il.

Les francophones qui s'autosabordent? «*Amazing!*» diront certains... ■

Le linguiste Jean-Marie Klinkenberg, Verviétois d'origine, est le parrain de la semaine de la langue française en fête.



© Elodie Timmermans